Ernest Mazaud 1897-1980 : La chance au milieu de l'enfer

Témoignages rassemblés par Alain Pérel

Ernest Mazaud, mon grand-oncle, est né le 15 février 1897, à Pérols-sur-Vézère en Corrèze. Il est engagé volontaire en 1915 à dix-huit ans et peut ainsi choisir son arme : l'artillerie. Brigadier puis maréchal des logis pendant les campagnes de 1916 et 1917 (Somme, Verdun), ses états de service et son bon niveau d'instruction lui valent d'être admis à suivre à Vincennes la formation d'élève officier à partir de l'automne 1917 avant d'être réaffecté en mars 1918 au 283e Régiment d'artillerie lourde (4e Groupe, 27e Batterie) en tant qu'aspirant.
Le régiment est basé en mars 1918 tout près de Noyon, en protection de Compiègne. L'examen des cartes du front montre qu'il est situé à la limite entre les deux secteurs clés du front : Somme et Aisne. Autrement dit, de mars à juin 1918, il va devoir faire face successivement aux deux grandes attaques allemandes de mars (Somme) et juin (Aisne).
Il se situe plus précisément, au niveau des bois de Thiescourt et du Plémont, sommet d'une ligne de collines qui constitue un point d'installation stratégique pour l'artillerie française.
Les lettres publiées ici sont parfaitement éclairées par la situation du front.
Celles des 1er avril et 16 juin sont saisissantes, elles nous donnent l'impression d'être au cœur des combats. La première montre aussi en termes très durs sa haine des Allemands ; la seconde, comporte un croquis (non publié dans cet article) détaillé et géographiquement très précis des opérations. Je me suis rendu sur place et pense avoir retrouvé l'emplacement exact de la batterie d'Ernest !
Celle du 11 août sent déjà la victoire : le 8, jour noir de l'armée allemande selon Ludendorff, les Français et les Britanniques ont enfoncé le front ennemi sur la Somme. À cela s'ajoute la fierté personnelle d'Ernest d'avoir été promu sous-lieutenant.
La journée du 16 septembre montre que les Allemands résistent encore avec acharnement sur la ligne Hindenburg.
Le 8 novembre, Ernest a pratiquement croisé les plénipotentiaires allemands se rendant auprès du Maréchal Foch. L'émotion est intense. Et que dire du vécu de la journée du 11 novembre…

Des moments terribles

1er /4/1918

Bien chers parents,
Un mot bien vite pour que vous sachiez que je suis en excellent santé et vous désire de même. Ne m'en veuillez pas trop car je n'ai pas un instant à moi sauf quelques heures de sommeil pris à la course car le métier n'est pas une sinécure comme aspirant d'artillerie. D'ailleurs je ne pense pas écrire à Léo plus qu'à vous et d'autre part je ne sais pas si vous recevrez mes lettres car depuis trois jours nous n'avons rien reçu dans toute ma batterie.
J'ai vécu des moments terribles depuis trois jours. J'avais annoncé à Léo que je partais le lendemain matin samedi à 5 h à l'observatoire et pour deux jours. Je ne vous dirai qu'une chose c'est que l'observatoire en question était le Plémont. Aidés de ce renseignement prenez les communiqués et vous comprendrez mes malheurs. J'étais bien tombé ce jour-là où les Boches ont attaqué 60 km de notre front. Je suis parti au Plémont comme c'était convenu avec deux téléphonistes. Juste comme nous arrivions sans avoir entendu un obus jusque-là le tir de barrage boche nous tombe en plein dessus. Nous avons été bloqués

pendant deux heures sous une pluie d'obus dans des boyaux éboulés. Mes compagnons étaient affolés et je n'étais guère fier non plus surtout à un moment où un 150 a éclaté à deux mètres du bord du boyau nous couvrant de terre. Ils voulaient se sauver en terrain découvert pour échapper au barrage. Je les ai maintenus car ils se seraient fait hacher, les obus tombant à gauche et à droite devant derrière. C'est à ce moment que deux divisions boches se lançaient à l'assaut du Plémont défendu par un bataillon et ½.Ils sont arrivés au sommet là où est notre observatoire mais n'ont pu aller plus loin quoique étant à dix contre un même vingt contre un. Peu à peu avec prudence nous nous sommes repliés dans nos boyaux vers l'arrière et je suis allé m'établir avec eux à un ancien observatoire à deux kilomètres plus en arrière et d'où je voyais la bataille. Un nouveau danger est alors venu à ma gauche. Les Boches avec dix mille hommes avaient réussi à prendre un bois presque dans notre dos et menaçaient de nous envelopper et faire prisonniers. L'artillerie a alors tapé dans le tas, notre infanterie en réserve est venue et a conjuré le danger. Le soir à 17 h une division des nôtres nouvellement arrivée est partie à l'attaque et a balayé devant elle les trois divisions boches qui avaient avancé et a repris le Plémont et tout le terrain perdu avec 700 prisonniers que j'ai vu descendre des lignes à mon observatoire. Le soir je suis rentré mais le Commandant ne comptait plus sur moi et avait dit à tous Mazaud est sûrement prisonnier. Seulement on se laisse pas faire. Demain matin j'y reviens avec mon lieutenant. Mais je ne risquerai rien car les Boches ont été encore poussés plus loin du pied du Plémont massif dominant, par nos chasseurs ce soir. Résumé : sur les trois kilom. en face nous 30 000 boches ont attaqué avant-hier. Sans aucun résultat. 10 000 au moins ne mangeront plus de choucroute. Ça a été un massacre de Boches. Ils croyaient qu'ils allaient tout renverser puisqu'ils avaient pour objectif pour le lendemain Compiègne. Ils étaient tellement sûrs qu'ils n'avaient même pas fait de préparation d'artillerie. Aussi nos mitrailleuses toutes intactes et nos canons ont eu beau jeu. De ce jour je me souviendrai aussi longtemps que de la nuit du 17 au 18 août de Verdun puisque j'ai failli être fait prisonnier 2 fois ou pis être démoli sous le barrage boche.
Mais le moral est excellent quand même car on sent qu'ils ne feront pas un pas de plus ces crapules de vermine de Boches et le poilu français conserve une supériorité nette sur eux. À 1 contre cinq il les bat et les fait reculer. Et quand ce sera la grande contre-attaque qu'est ce qui ne va pas se passer ?
Ayez bon espoir en moi et aucune crainte. Bons baisers à ma Léo Joseph et à vous tous.
Ernest

La chance au milieu de l'enfer

16 juin 1918

Bien chers parents,
Aujourd'hui j'ai le temps de vous écrire longuement et de vous raconter ma petite vie depuis le 9, ce dimanche si peu de fête pour nous. Pendant les 8 jours qui ont précédé l'attaque je dirigeais un travail fort pénible par cette chaleur torride et assez loin de ma Batterie avec une nombreuse équipe. Partant à 2 h du matin et rentrant le soir en plein soleil, mangeant la moitié du nécessaire, cela m'avait éreinté. C'est dans ces conditions que je m'étais couché le 8 au soir après avoir écrit à Lyon à 22 h. À 23 h 50 on devait exécuter un violent tir sur les Boches : à 23 h 48 l'artillerie boche avec un ensemble formidable commença son tir de préparation d'attaque. Aussitôt nos batteries tonnèrent et des deux côtés ce fut un vacarme assourdissant. Je sautai aussitôt de mon lit en ajustant mon masque car j'avais entendu le « ploc » peu rassurant des obus à gaz boches qui tombaient partout et ça commençait à sentir leurs drogues. Les marmites pleuvaient comme la grêle. Vers ma cagna c'était une pluie d'éclats. Je traversai en vitesse cette zone dangereuse équipé contre les gaz et aussi les Boches. Il faisait assez clair. Ma Batterie tira toute la nuit avec les masques. Tous se montrèrent merveilleux et entre deux marmites nos gros 220 allaient balayer un débouché important des

Boches où ils durent faucher ferme dans leurs rangs. Jusqu'à 9h du matin tout allait bien. Le Plémont tenait toujours et les Boches n'avaient guère avancé que de 2 kilomètres en sept heures dans notre secteur. L'idiotie d'un capitaine de l'infanterie qui était autour de nous nous fit beaucoup tort. Il m'envoya un agent de liaison pour demander d'urgence un officier près de lui. Mon chef y alla et peu après revint complètement affolé. Les Boches paraît-il étaient à 300 mètres devant nos pièces et il fallait occuper les tranchées pour les arrêter. Je distribuai plus de cent cartouches par homme. Mon chef prit la moitié des hommes avec lui et alla dans la tranchée avec notre mitrailleuse. Il me dit de faire sauter les pièces et me remplit les bras d'engins à cet effet. Après avoir repris mon sang-froid je jugeai tout cela ridicule. En effet les Boches faisaient leurs tirs de barrage à plus d'un kilomètre devant nous : donc ils étaient encore loin. Avec l'autre moitié de la Batterie je fis continuer le tir jusqu'à épuisement complet des munitions. Aussitôt le tir terminé je fis enlever les culasses et les pièces essentielles des canons qui furent enterrées à 500 mètres à l'arrière dans un coin perdu et je préparai tout pour faire sauter le reste pour que les Boches ne puissent s'en servir. Des reconnaissances de ma Batterie envoyées à 1 kilomètre en avant revinrent sans avoir vu de Boches mais nos fantassins. Donc ça allait bien et j'avais rudement bien fait de ne pas détruire nos canons car on pouvait espérer les sauver intacts. Chacun plia bagage. Des camions arrivèrent et emmenèrent tout le matériel en commençant par le plus précieux. Les culasses furent déterrées et dirigées vers l'échelon ce qui de toute manière rendait les pièces inutilisables. Des tracteurs furent commandés pour emmener les pièces. Entre-temps, avec un side-car, je conduisis les dossiers de la 2e position à l'arrière et je revins. Quand je fus de retour à 4 heures du soir la situation était devenue très dangereuse pour nous. Voila ce qui s'était passé. Notre secteur avait tenu ferme sur les 5 ou 6 kilomètres devant nous mais on ne voyait que ce front. Malheureusement le secteur de gauche avait été enfoncé avant midi et aussitôt les Boches y avaient enfourné des masses d'hommes. Les Boches se trouvaient à ce point à au moins 5 kilomètres plus bas que les positions de gauche et de droite qui tenaient ferme.

Au lieu de persister à nous attaquer de front ils lancèrent une puissante colonne vers l'Est à la lisière sud de la forêt de Thiescourt et dont le but était d'envelopper tout le triangle boisé jusqu'à l'Oise. Son but était sûrement d'atteindre Ribécourt. Tout ce qui était dans le bois eût été pris. Cette fois c'était très grave.

Mon chef ne voulut point faire sauter les pièces encore. On en mit fiévreusement une sur roues. Le 1er tracteur arriva. Pendant ce temps les Boches continuaient leur enveloppement. Au bruit de la fusillade je les sentais passer à 1 kilomètre plus bas et derrière nous puis presque à notre gauche (en se retournant). À ce moment le 2e tracteur arriva et par des prodiges de force la 2e pièce fut attelée. Aussitôt les deux tracteurs furent lancés à toute vitesse sur la dernière route qu'on espérait encore pas atteinte par les Boches. Il était temps car ils n'en étaient plus qu'à une centaine de mètres et leur fusillade n'eut pas le moindre effet sur les tracteurs qui passèrent à leur barbe en sauvant 2 pièces. On fit sauter ce qui restait des deux autres et on partit à pied. Nous ne restions plus qu'une trentaine qui étaient restés jusqu'au dernier moment dont quatre officiers. Mais nous avions pas mal de retard sur les tracteurs et quand on voulut suivre la route, les Boches y étaient arrivés et déjà envoyaient leurs fusées-signaux de là. Donc ce chemin était barré par eux. Nous dûmes quitter la route et appuyer fortement vers l'est à gauche pour essayer de trouver un passage plus loin avant que les Boches y soient. Après avoir sauté boyaux et tranchées on trouva le chemin libre au fond d'un vallon. Mais les Boches étaient arrivés sur la colline en haut. Leurs balles et marmites nous saluèrent sans dommages et une deuxième fois à leur barbe on s'échappa. Après 15 kilomètres de marche le ventre vide depuis la veille on arriva à l'échelon à 9h du soir. À l'échelon tous les autres du Groupe étaient là, étant partis bien avant nous et ils faisaient déjà leur deuil de nous, annonçant tristement 4 officiers et 25 hommes prisonniers. C'est à ce moment que malgré la fatigue, comme pour une parade, au pas, bien alignés nous fîmes notre entrée parmi les exclamations des copains. On nous

aurait embrassés et le Commandant en pleurait presque. On y trouva les 2 tracteurs et canons arrivés sans encombre et ce fut parfait. Je fus moi-même épaté de retrouver 2 téléphonistes que je croyais prisonniers. Au dernier moment ils avaient été envoyés chez le Commandant à 1 500 mètres. Le 1er frappa respectueusement à la porte du Commandant. Ce sont les Boches qui lui ouvrirent. Il fut saisi et désarmé. D'un geste sans réplique ils lui firent signe de partir dans la Bochie. Il marcha pendant 100 mètres mais la direction du Nord ne lui allait guère. Il se cacha derrière une haie et à toutes jambes il repassa par la Batterie et réussit à échapper aux Boches. L'autre tomba sur un groupe de Boches et comme le 1er se sauva avant d'avoir été vu. Aussitôt après avoir mangé à l'échelon tout le Groupe s'embarqua pour Venette où nous avions déjà cantonné fin mars. Nous sommes un peu plus loin à présent et nous attendons qu'on nous donne du nouveau matériel.
Nous avons eu dans tout le Groupe 2 tués et 2 blessés dans cet enfer grâce à une formidable chance.
Depuis il y a 4 jours j'ai conduit mon convoi de camions chargés de munitions de 75 pendant toute une nuit et les ai distribuées à plusieurs batteries avancées sur le front de bataille. Le reste du temps je me repose et à la bonne table du Commandant mange comme quatre pour me remettre à point de mes fatigues et privations des 10 jours précédents.
Aujourd'hui j'ai reçu deux lettres de Léo et une de la Tante. Ils étaient tous bien inquiets par cette attaque. J'ai reçu aussi votre lettre avant-hier.
J'espère avoir bientôt ma permission si les Boches se calment.
Rien de nouveau.
Mille affectueux baisers à tous.
Ernest

Promu sous-lieutenant

11 août 1918

Bien chers parents,
Ces jours derniers je n'ai pu vous écrire pour les multiples raisons que vous avez devinées à la lecture des journaux : observations, préparations formidables d'artillerie, déménagements, poursuite des Boches puisque la Victoire a adopté définitivement notre cause. Mais je suis en excellente santé et vous désire tous de même. Depuis le 9 je suis officiellement sous-lieutenant et cela à compter du 15 juillet. Vous voyez que la transmission ne se fait pas vite. Je reste donc à la 27e Batterie qui n'a d'ailleurs comme officiers que 2 autres sous-lieutenants.
Je tâcherai de vous écrire au moins tous les 2 jours. Je crois qu'on ne restera pas ici et que nous changerons de secteur sous peu. Tout de même les Boches en voient de dures depuis un mois.
Mille affectueux baisers à tous.
Ernest

Ça tombait de partout

16 septembre 1918

Bien chers parents,
Quelques mots pour vous dire que je suis en excellente santé et vous souhaite tous de même. Hier j'ai vécu une de mes plus dures journées de front qui peut se classer à côté de la nuit du 17 août 17 à Verdun et du 9 juin 1918 à Thiescourt. De bonne heure hier matin je suis monté à l'observatoire pour régler le tir des deux batteries du Groupe. Pendant près de cinq heures les Boches ont exécuté un marmitage terrible sur notre coin. Les 77, 105 et 150 craquaient sans arrêt et il y avait pas mal d'obus toxiques. J'avais trois hommes avec moi : on s'est blotti au fond de notre bout de tranchée pendant tout ce temps. Pendant les accalmies j'ai pu faire tirer les Batteries, mais je n'ai eu fini qu'à 13 h. J'estime qu'on

avait reçu au moins 1 500 coups dans notre coin. Enfin ça tombait de partout. Et puis leurs saletés de gaz ! Je suis rentré fourbu pour manger un peu tardivement mais de bon cœur. Il fait beau en ce moment ici.
Rien de nouveau. Je termine en vous embrassant tous bien affectueusement.
Ernest

La sensation que c'est fini

8 novembre 1918

Bien chers parents,
Une petite lettre pour vous donner de mes nouvelles qui par ces jours de gloire et de grandes espérances ne peuvent être que bonnes. Je vous écris de St Quentin car mon Groupe a été retiré de la bataille avant-hier. En effet pendant ma permission la grippe s'est mise dans ma batterie surtout et plus de quarante hommes ont été évacués pour cela. Cinq sont morts à l'heure actuelle à l'hôpital des complications. Presque tous nos sous-officiers, les conducteurs d'autos sont partis de la sorte, même mon ordonnance. Aucun officier. Aussi on n'était plus en nombre suffisant pour tenir notre place au front et hier matin nous avons quitté la position pour aller à Homblières à l'Échelon et ensuite nous sommes venus cantonner à St Quentin. Nous en repartons après-demain pour aller au-delà de Laon. On changera probablement d'adresse mais aussitôt je vous enverrai la nouvelle.
C'est en passant à Homblières où est le quartier général Debény que j'ai appris que les parlementaires allemands y étaient attendus pour être conduits auprès de Foch. Ils sont arrivés hier soir et cette nuit ils ont passé ici pour aller au rendez-vous de Foch qui est à la Fère où se discutera la paix ou la suite des hostilités. Nous ne savons pas encore le résultat mais il ne fait pas beaucoup de doute car ils sont obligés sous peine des pires catastrophes. Tout le monde a la sensation que c'est fini et la joie de tous est immense et débordante. D'ailleurs l'ennemi s'en va en déroute. Hier Sedan a été pris et presque toute la France est libérée. Ce sont des journées émouvantes et quand on a souffert on les trouve plus belles. On n'en peut croire ses sens qu'en quatre mois la plus formidable des machines de guerre ait été mise en poussière et que d'arrogants et ambitieux conquérants partis pour avoir le monde mendient leur vie à genoux.
Aussi comme on est heureux de sentir que la Vie va renaître partout pour faire vite oublier ces souffrances de quatre ans. Nos quatre ennemis se sont écroulés et les capitulations se sont succédé sans arrêt. La guerre est finie et il fait bon de vivre et de s'en être sorti pour voir ce beau travail.
Je ne sais pas trop ce qu'on va faire de nous. Sans doute on va nous laisser au repos près de Laon car il est tout à fait impossible de continuer avec nos effectifs et aussi nos camions qui ont tant roulé depuis quatre mois qu'ils n'en veulent plus du tout. La preuve c'est que pour aller à Laon on se déplace par batteries car il faut tous les véhicules et les chauffeurs restant au Groupe pour emmener une seule Batterie.
Quelques jours avant ma rentrée la grippe avait passé et depuis il ne s'en parle plus. Je suis en excellente santé et vous désire tous de même. Tout le monde va bien à Lyon dont j'ai eu des nouvelles aujourd'hui.
Est-ce que vous m'avez envoyé tous mes objets oubliés (gants, blaireau, brosse à dents, cadenas). Si ce n'était déjà fait vous y joindriez deux serviettes de toilette car je n'en ai plus ici. Rien à signaler.
Je vous embrasse tous bien affectueusement. Nette

Quel bonheur : la victoire et la paix !

11 novembre 1918

Bien chers parents,
Un mot pour vous dire que je suis en excellente santé et vous désire tous de même.

Je n'ai encore rien reçu de vous depuis mon retour. Que devenez vous donc ?… Nous sommes à Festieux près de Laon et ma foi puisque depuis aujourd'hui à onze heures la guerre est finie on ne fiche plus rien. Ici c'est un délire universel. Ce ne sont que chants cris et rires. Quel bonheur que la victoire et la paix nous aient enfin souri. J'espère que le grand drapeau de la gare flotte à la façade arrière. Hier on a passé à Laon parmi la population délivrée et heureuse. On ne sait pas ce qu'on va faire de nous mais je ne pense pas qu'on participe à l'occupation qui s'étendra paraît-il jusqu'à une bande de 40 km au-delà du Rhin. Enfin à présent ça nous est égal. Nous sommes ici à la disposition du corps d'armée italien qui opère en France et qui fait partie de notre 3e Armée Humbert. Ça n'a plus guère d'importance d'ailleurs. J'ai chaque jour d'excellentes nouvelles de Lyon.
Rien à signaler.
Mille affectueux baisers à tous.
Votre Nette

Ernest est cité à l'ordre de l'Armée le 19 décembre 1918 pour l'ensemble de ses actions pendant les mois de septembre à novembre et se voit, à ce titre, décerner la Croix de guerre avec palme.
(L'ensemble des lettres conservées d'Ernest Mazaud a été publié dans les revues *D'onte ses* n°14 et 18 de 2016 et 2018).

*
* *